



## le corps urbain

---

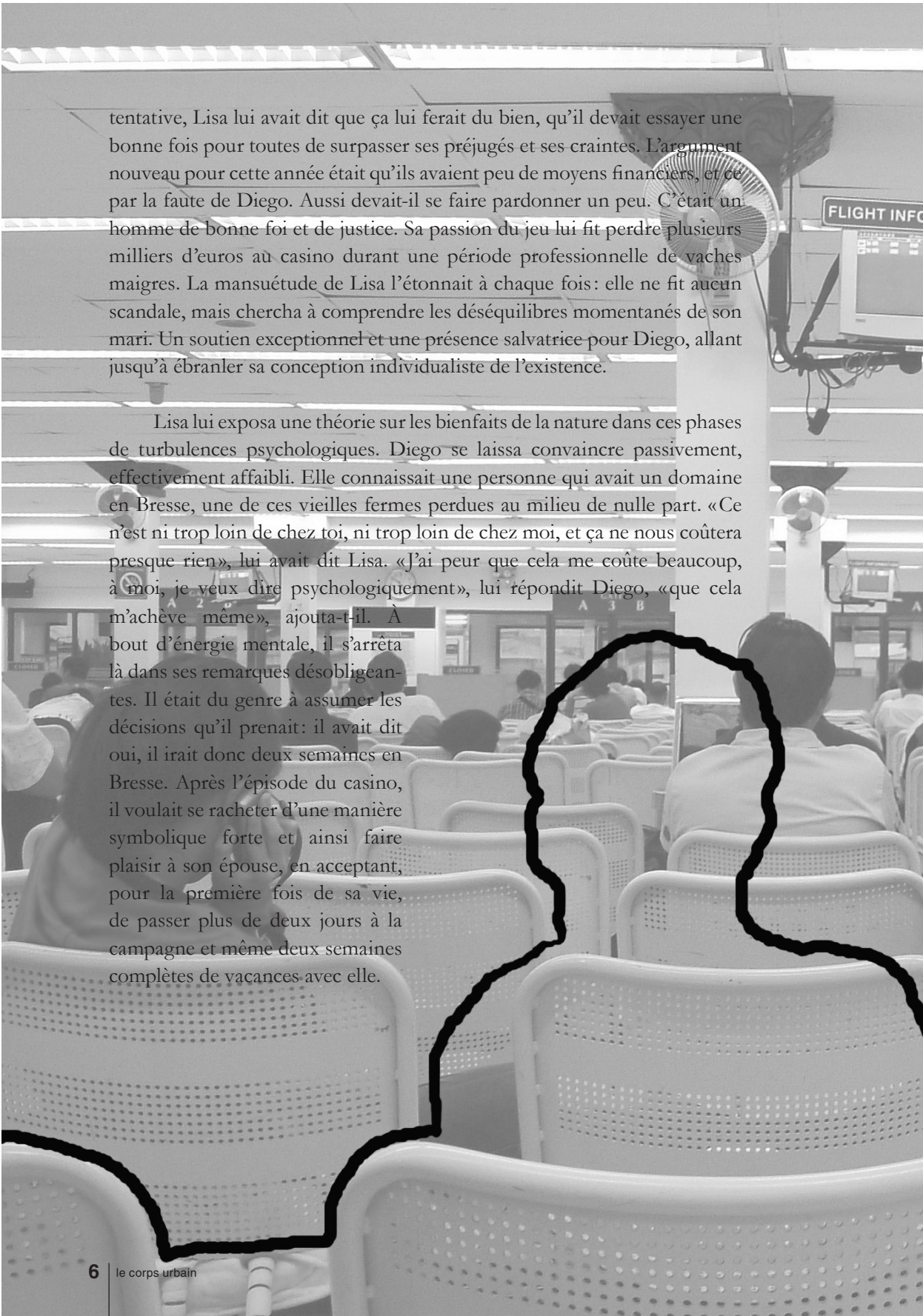
Jean-François Schwab

*illustrations hossE*

C'était leur éternel débat, le seul qui portait autant à discussion. Non pas un sujet de dispute, ils ne se disputaient jamais, mais un vrai sujet de dissertation, un thème fondamental qui les opposait intellectuellement et émotionnellement dans chacune de leur perception sensorielle et géographique du monde : deux visions, deux dialectiques inconciliables, deux raisonnements devenus à la longue philosophiques, tant l'un et l'autre voulaient en expliquer la vérité profonde et métaphysique. Ils échangeaient des idées sur mille et un autres sujets, mais aucun avec la même hargne passionnelle, la même obstination dans la démonstration que pour le combat « Ville » contre « Campagne ». Diego ne jurait que par les villes, sa femme Lisa que par les campagnes. Cela n'avait rien à voir avec des considérations politiques, économiques, sociales ou écologiques. Il s'agissait de sensations viscérales, d'émotions individuelles et, qui sait, plus enfouies encore, d'obscures origines psychanalytiques qui, au fil du temps, avaient été transformées en un discours raisonné.

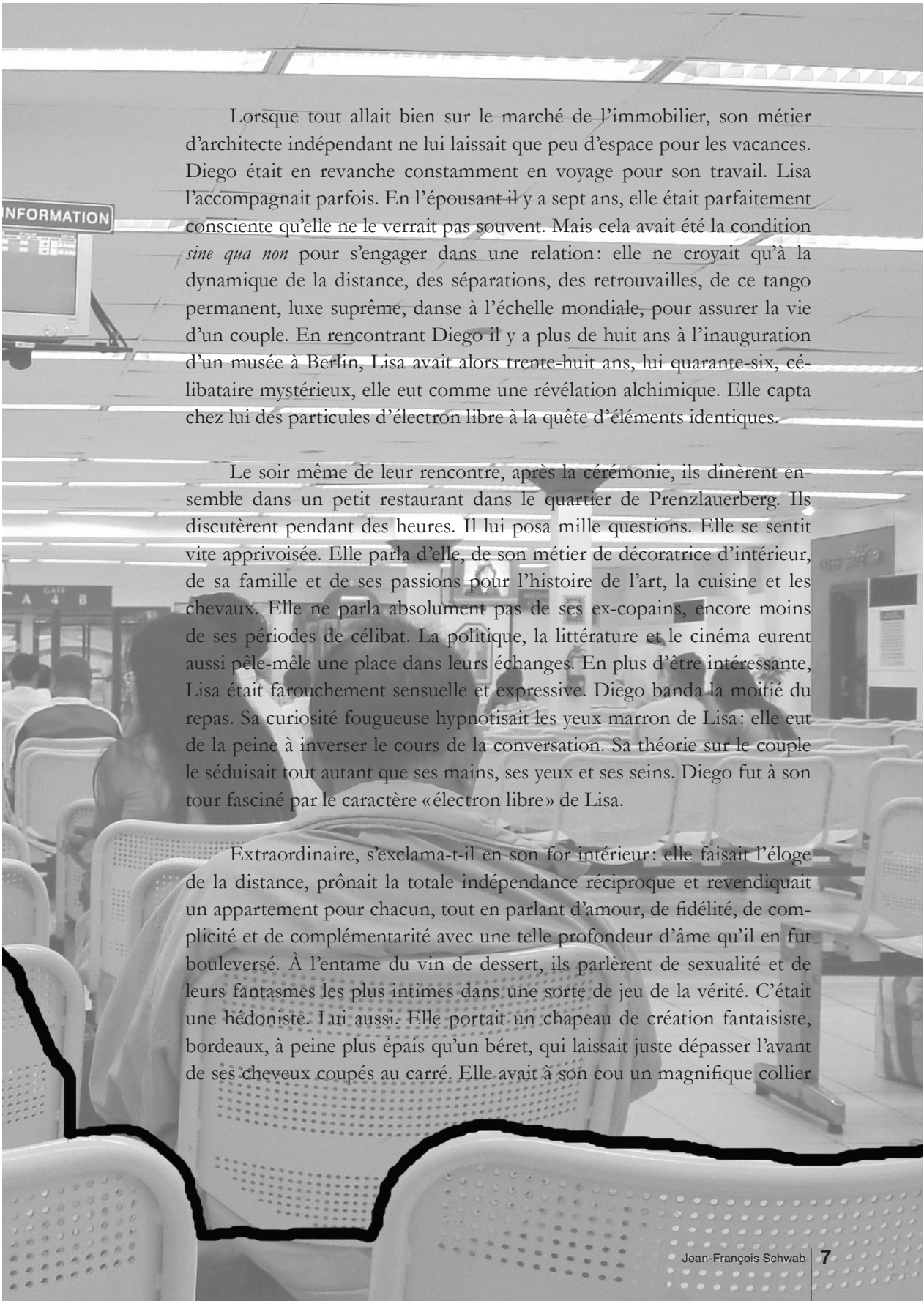
C'était Diego qui avait mené Lisa à un tel degré d'intensité dans ce face à face. Elle n'avait jamais autant analysé et justifié sa préférence pour la campagne avant d'avoir rencontré son mari. Il avait pour sa part depuis longtemps déjà sa théorie sur la ville. Il la peaufina avec plus d'acuité encore, tout au long de l'évolution argumentative de sa femme. Diego était quand même le plus monomane des deux, le plus radical aussi. Aux confins de sa tolérance, il arrivait de justesse à concevoir la « chose », sur la forme, mais de fond, il ne comprenait absolument pas. Ni sa tête ni son corps ne répondaient présents lorsqu'il s'agissait de la campagne. Lisa était plus souple d'esprit.

Diego fit cette année-là un effort – sur la forme – pour faire plaisir à Lisa. Il accepta de passer des vacances à la campagne bien que ce fût sa hantise. Il ne supportait pas plus de deux jours la campagne, la ferme, le potager, les animaux et tout ce qui va avec : le soi-disant calme, la nature et son art de vivre, le retour aux sources et patati et patata. Comme à chaque



tentative, Lisa lui avait dit que ça lui ferait du bien, qu'il devait essayer une bonne fois pour toutes de surpasser ses préjugés et ses craintes. L'argument nouveau pour cette année était qu'ils avaient peu de moyens financiers, et ce par la faute de Diego. Aussi devait-il se faire pardonner un peu. C'était un homme de bonne foi et de justice. Sa passion du jeu lui fit perdre plusieurs milliers d'euros au casino durant une période professionnelle de vaches maigres. La mansuétude de Lisa l'étonnait à chaque fois: elle ne fit aucun scandale, mais chercha à comprendre les déséquilibres momentanés de son mari. Un soutien exceptionnel et une présence salvatrice pour Diego, allant jusqu'à ébranler sa conception individualiste de l'existence.

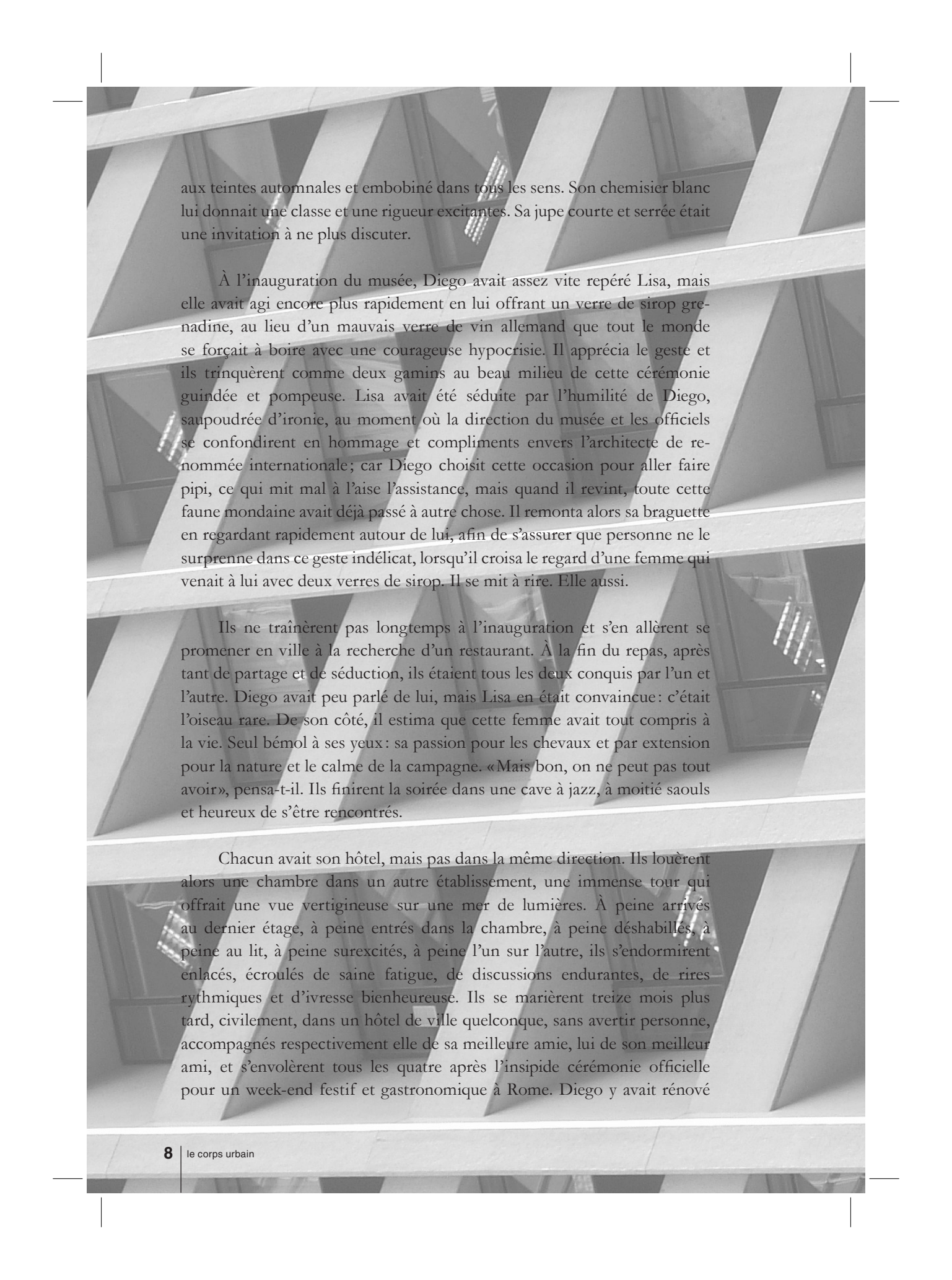
Lisa lui exposa une théorie sur les bienfaits de la nature dans ces phases de turbulences psychologiques. Diego se laissa convaincre passivement, effectivement affaibli. Elle connaissait une personne qui avait un domaine en Bresse, une de ces vieilles fermes perdues au milieu de nulle part. «Ce n'est ni trop loin de chez toi, ni trop loin de chez moi, et ça ne nous coûtera presque rien», lui avait dit Lisa. «J'ai peur que cela me coûte beaucoup, à moi, je veux dire psychologiquement», lui répondit Diego, «que cela m'achève même», ajouta-t-il. À bout d'énergie mentale, il s'arrêta là dans ses remarques désobligeantes. Il était du genre à assumer les décisions qu'il prenait: il avait dit oui, il irait donc deux semaines en Bresse. Après l'épisode du casino, il voulait se racheter d'une manière symbolique forte et ainsi faire plaisir à son épouse, en acceptant, pour la première fois de sa vie, de passer plus de deux jours à la campagne et même deux semaines complètes de vacances avec elle.



Lorsque tout allait bien sur le marché de l'immobilier, son métier d'architecte indépendant ne lui laissait que peu d'espace pour les vacances. Diego était en revanche constamment en voyage pour son travail. Lisa l'accompagnait parfois. En l'épousant il y a sept ans, elle était parfaitement consciente qu'elle ne le verrait pas souvent. Mais cela avait été la condition *sine qua non* pour s'engager dans une relation: elle ne croyait qu'à la dynamique de la distance, des séparations, des retrouvailles, de ce tango permanent, luxe suprême, danse à l'échelle mondiale, pour assurer la vie d'un couple. En rencontrant Diego il y a plus de huit ans à l'inauguration d'un musée à Berlin, Lisa avait alors trente-huit ans, lui quarante-six, célibataire mystérieux, elle eut comme une révélation alchimique. Elle capta chez lui des particules d'électron libre à la quête d'éléments identiques.

Le soir même de leur rencontre, après la cérémonie, ils dînèrent ensemble dans un petit restaurant dans le quartier de Prenzlauerberg. Ils discutèrent pendant des heures. Il lui posa mille questions. Elle se sentit vite apprivoisée. Elle parla d'elle, de son métier de décoratrice d'intérieur, de sa famille et de ses passions pour l'histoire de l'art, la cuisine et les chevaux. Elle ne parla absolument pas de ses ex-copains, encore moins de ses périodes de célibat. La politique, la littérature et le cinéma eurent aussi pêle-mêle une place dans leurs échanges. En plus d'être intéressante, Lisa était farouchement sensuelle et expressive. Diego banda la moitié du repas. Sa curiosité fougueuse hypnotisait les yeux marron de Lisa: elle eut de la peine à inverser le cours de la conversation. Sa théorie sur le couple le séduisait tout autant que ses mains, ses yeux et ses seins. Diego fut à son tour fasciné par le caractère «électron libre» de Lisa.

Extraordinaire, s'exclama-t-il en son for intérieur: elle faisait l'éloge de la distance, prônait la totale indépendance réciproque et revendiquait un appartement pour chacun, tout en parlant d'amour, de fidélité, de complicité et de complémentarité avec une telle profondeur d'âme qu'il en fut bouleversé. À l'entame du vin de dessert, ils parlèrent de sexualité et de leurs fantasmes les plus intimes dans une sorte de jeu de la vérité. C'était une hédoniste. Lui aussi. Elle portait un chapeau de création fantaisiste, bordeaux, à peine plus épais qu'un béret, qui laissait juste dépasser l'avant de ses cheveux coupés au carré. Elle avait à son cou un magnifique collier



aux teintes automnales et embobiné dans tous les sens. Son chemisier blanc lui donnait une classe et une rigueur excitantes. Sa jupe courte et serrée était une invitation à ne plus discuter.

À l'inauguration du musée, Diego avait assez vite repéré Lisa, mais elle avait agi encore plus rapidement en lui offrant un verre de sirop grenadine, au lieu d'un mauvais verre de vin allemand que tout le monde se forçait à boire avec une courageuse hypocrisie. Il apprécia le geste et ils trinquèrent comme deux gamins au beau milieu de cette cérémonie guindée et pompeuse. Lisa avait été séduite par l'humilité de Diego, saupoudrée d'ironie, au moment où la direction du musée et les officiels se confondirent en hommage et compliments envers l'architecte de renommée internationale ; car Diego choisit cette occasion pour aller faire pipi, ce qui mit mal à l'aise l'assistance, mais quand il revint, toute cette faune mondaine avait déjà passé à autre chose. Il remonta alors sa braguette en regardant rapidement autour de lui, afin de s'assurer que personne ne le surprenne dans ce geste indélicat, lorsqu'il croisa le regard d'une femme qui venait à lui avec deux verres de sirop. Il se mit à rire. Elle aussi.

Ils ne traînèrent pas longtemps à l'inauguration et s'en allèrent se promener en ville à la recherche d'un restaurant. À la fin du repas, après tant de partage et de séduction, ils étaient tous les deux conquis par l'un et l'autre. Diego avait peu parlé de lui, mais Lisa en était convaincue : c'était l'oiseau rare. De son côté, il estima que cette femme avait tout compris à la vie. Seul bémol à ses yeux : sa passion pour les chevaux et par extension pour la nature et le calme de la campagne. « Mais bon, on ne peut pas tout avoir », pensa-t-il. Ils finirent la soirée dans une cave à jazz, à moitié saouls et heureux de s'être rencontrés.

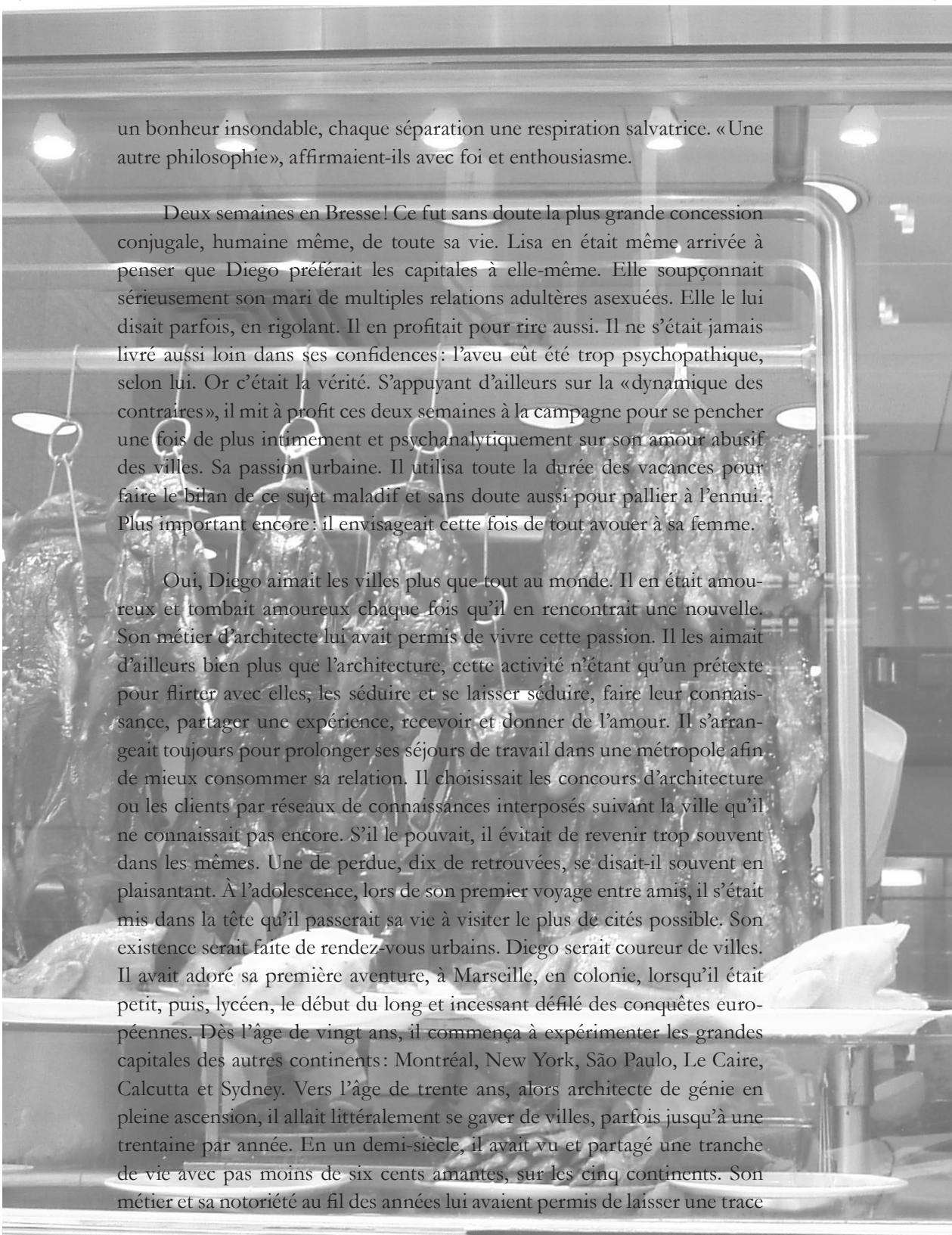
Chacun avait son hôtel, mais pas dans la même direction. Ils louèrent alors une chambre dans un autre établissement, une immense tour qui offrait une vue vertigineuse sur une mer de lumières. À peine arrivés au dernier étage, à peine entrés dans la chambre, à peine déshabillés, à peine au lit, à peine surexcités, à peine l'un sur l'autre, ils s'endormirent enlacés, écroulés de saine fatigue, de discussions endurentes, de rires rythmiques et d'ivresse bienheureuse. Ils se marièrent treize mois plus tard, civilement, dans un hôtel de ville quelconque, sans avertir personne, accompagnés respectivement elle de sa meilleure amie, lui de son meilleur ami, et s'envolèrent tous les quatre après l'insipide cérémonie officielle pour un week-end festif et gastronomique à Rome. Diego y avait rénové

deux restaurants et conçu une discothèque sur six étages. Il avait donc ses entrées. Quant à leurs deux amis, ils tombèrent amoureux l'un de l'autre le temps d'un week-end. «L'effet urbain», conclut Diego.

En sept ans de mariage, pas une seule fois Diego et Lisa ne se disputèrent, pas une seule fois ils ne furent victimes des désagrèments de la sociologie du ménage. Tout ce qu'ils avaient en commun, à part l'amour, était un compte bancaire. Là aussi, ils étaient sur la même longueur d'onde. Une caisse commune, on mélange les deux salaires, on ne tient pas de comptabilité. Diego avait averti Lisa de sa faiblesse pour le black jack et les machines à sous, elle l'avait averti de ses impulsions pour les habits et les souliers. Tous deux se faisaient mutuellement confiance et n'avaient absolument pas l'esprit calculateur. Non pas qu'ils fussent flambeurs, mais encore moins économes, plutôt entre ces deux eaux-là. Cela dit, ils ne vivaient à vrai dire pas en couple. Ils le savaient très bien et c'était exactement ce qu'ils avaient recherché, ce que chacun avait espéré un jour trouver chez son âme sœur: la même longueur d'onde dans la relation à distance.

Ils avaient donc chacun un appartement et se voyaient peu: Diego à Barcelone, Lisa à Milan. Elle venait plus souvent le voir en Espagne que lui en Italie. Mais la plupart du temps, ils se voyaient lors des déplacements de Diego, à travers l'Europe le week-end ou à travers le monde si Lisa pouvait prendre sur ses vacances. Et en définitive, elle se tapait beaucoup plus de buildings que lui de pâturages. Toujours est-il qu'ils ne misaient pas sur la quantité, mais sur la qualité: le moment parfait isolé et ponctuel plutôt que la routine étalée et répétitive. Les feux d'artifice plutôt que le feu de cheminée. Chaque rencontre était un instantané unique, chaque retrouvaille

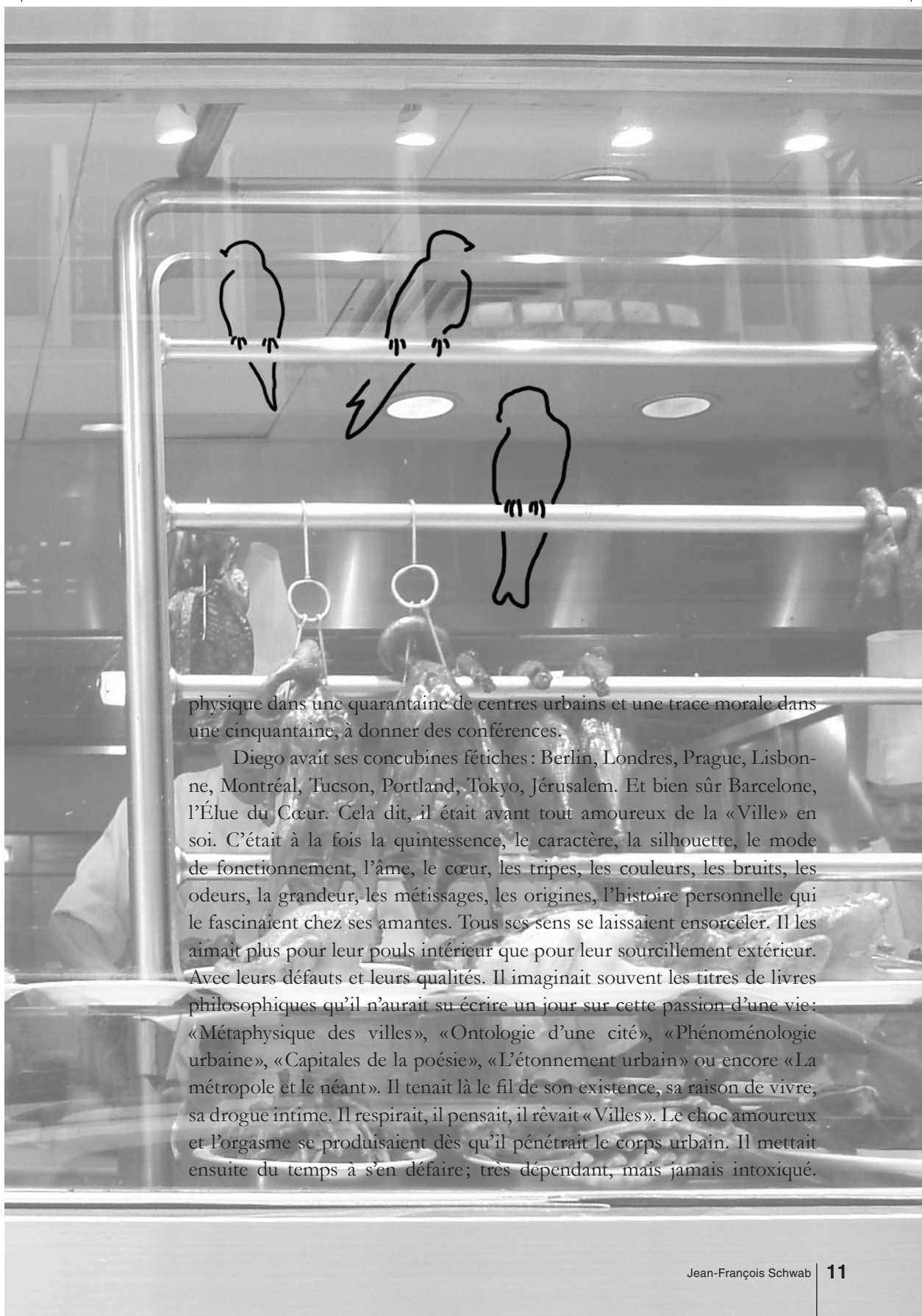




un bonheur insondable, chaque séparation une respiration salvatrice. «Une autre philosophie», affirmaient-ils avec foi et enthousiasme.

Deux semaines en Bresse! Ce fut sans doute la plus grande concession conjugale, humaine même, de toute sa vie. Lisa en était même arrivée à penser que Diego préférait les capitales à elle-même. Elle soupçonnait sérieusement son mari de multiples relations adultères asexuées. Elle le lui disait parfois, en rigolant. Il en profitait pour rire aussi. Il ne s'était jamais livré aussi loin dans ses confidences: l'aveu eût été trop psychopathique, selon lui. Or c'était la vérité. S'appuyant d'ailleurs sur la «dynamique des contraires», il mit à profit ces deux semaines à la campagne pour se pencher une fois de plus intimement et psychanalytiquement sur son amour abusif des villes. Sa passion urbaine. Il utilisa toute la durée des vacances pour faire le bilan de ce sujet maladif et sans doute aussi pour pallier à l'ennui. Plus important encore: il envisageait cette fois de tout avouer à sa femme.

Oui, Diego aimait les villes plus que tout au monde. Il en était amoureux et tombait amoureux chaque fois qu'il en rencontrait une nouvelle. Son métier d'architecte lui avait permis de vivre cette passion. Il les aimait d'ailleurs bien plus que l'architecture, cette activité n'étant qu'un prétexte pour flirter avec elles, les séduire et se laisser séduire, faire leur connaissance, partager une expérience, recevoir et donner de l'amour. Il s'arrangeait toujours pour prolonger ses séjours de travail dans une métropole afin de mieux consommer sa relation. Il choisissait les concours d'architecture ou les clients par réseaux de connaissances interposés suivant la ville qu'il ne connaissait pas encore. S'il le pouvait, il évitait de revenir trop souvent dans les mêmes. Une de perdue, dix de retrouvées, se disait-il souvent en plaisantant. À l'adolescence, lors de son premier voyage entre amis, il s'était mis dans la tête qu'il passerait sa vie à visiter le plus de cités possible. Son existence serait faite de rendez-vous urbains. Diego serait coureur de villes. Il avait adoré sa première aventure, à Marseille, en colonie, lorsqu'il était petit, puis, lycéen, le début du long et incessant défilé des conquêtes européennes. Dès l'âge de vingt ans, il commença à expérimenter les grandes capitales des autres continents: Montréal, New York, São Paulo, Le Caire, Calcutta et Sydney. Vers l'âge de trente ans, alors architecte de génie en pleine ascension, il allait littéralement se gaver de villes, parfois jusqu'à une trentaine par année. En un demi-siècle, il avait vu et partagé une tranche de vie avec pas moins de six cents amantes, sur les cinq continents. Son métier et sa notoriété au fil des années lui avaient permis de laisser une trace



physique dans une quarantaine de centres urbains et une trace morale dans une cinquantaine, à donner des conférences.

Diego avait ses concubines fétiches : Berlin, Londres, Prague, Lisbonne, Montréal, Tucson, Portland, Tokyo, Jérusalem. Et bien sûr Barcelone, l'Élué du Cœur. Cela dit, il était avant tout amoureux de la « Ville » en soi. C'était à la fois la quintessence, le caractère, la silhouette, le mode de fonctionnement, l'âme, le cœur, les tripes, les couleurs, les bruits, les odeurs, la grandeur, les métissages, les origines, l'histoire personnelle qui le fascinaient chez ses amantes. Tous ses sens se laissaient ensorceler. Il les aimait plus pour leur pouls intérieur que pour leur sourcillement extérieur. Avec leurs défauts et leurs qualités. Il imaginait souvent les titres de livres philosophiques qu'il n'aurait su écrire un jour sur cette passion d'une vie : « Métaphysique des villes », « Ontologie d'une cité », « Phénoménologie urbaine », « Capitales de la poésie », « L'étonnement urbain » ou encore « La métropole et le néant ». Il tenait là le fil de son existence, sa raison de vivre, sa drogue intime. Il respirait, il pensait, il rêvait « Villes ». Le choc amoureux et l'orgasme se produisaient dès qu'il pénétrait le corps urbain. Il mettait ensuite du temps à s'en défaire ; très dépendant, mais jamais intoxiqué.



Aucune overdose. Il lui arrivait régulièrement de leur écrire une lettre en les quittant. Il lui plaisait alors de glisser l'enveloppe quelque part dans les bas-fonds d'un quartier. Chaque fois qu'il rentrait d'un rendez-vous galant, il en parlait à ses amis comme d'une nouvelle conquête, d'un nouvel amour. Ces adultères platoniques finissaient par inquiéter ses proches.

Au contraire, ils rassuraient Diego. Ils le sauvaient même. Car tout cela trouvait une explication dans son enfance. La ville cicatrissait son passé dans un petit village de province. Une grande métropole le lavait des cancans, des moqueries, des injures et des coups bas contre sa famille au village : une mère infidèle et des amants alcooliques, souvent violents, lui, l'enfant bâtard et battu, des frères et sœurs avortés, un oncle incestueux, une grand-mère schizophrène. Face à ce village démoniaque, face à la promiscuité infernale, face aux stigmates provinciaux, la « Ville » le blanchissait de son passé et le remettait face à sa plus pure identité, sa plus expressive authenticité : celle du présent. Elle le prenait comme il était, dans l'instantanéité de vivre, le coupait de ses racines pestiférées et le ramenait à son anonymat, à l'écart des sales préjugés et des regards étouffants du « Village ». Diego se réconciliait ainsi avec sa liberté la plus intime et retrouvait toute sa spontanéité. À travers la fraîcheur du regard urbain, il ressentait la dissolution de son identité de martyr et l'émergence d'une nouvelle peau. Chacune de ses noyades urbaines le rendait plus libre et vivant.

Arrivant au bout des deux semaines de séjour en Bresse, Diego fut très satisfait de son introspection. La clairvoyance psychologique qu'il avait eue malgré un début de dépression le rassurait sur ses facultés mentales. Il se dit néanmoins qu'il devrait aussi s'interroger sur cette maladie sournoise, car elle pouvait s'aggraver et s'éterniser. Mais ce serait pour une autre fois. S'agissant de sa passion des villes, les explications tenaient aussi solidement que ses constructions architecturales. Il y avait réfléchi chaque jour un peu plus, chaque jour aiguisé un peu plus son acuité analytique pour en arriver à cette brillante synthèse. C'était sa conviction profonde. Ultime justification. Son unique certitude. Il ne devait plus avoir honte, ni peur. Il devait enfin



parler, dire toute la vérité sur le désamour du «Village» et sur l'amour de la «Ville». Diego était décidé à en parler à Lisa, convaincu pour la première fois de vouloir clore le débat. Il était également prêt à déclarer à sa femme qu'il l'aimait autant que les villes, peut-être même plus. Il allait le faire, tiens, tout un symbole, à la campagne, lorsque au dernier jour des vacances, en essayant de traire une vache, il fut foudroyé par une crise cardiaque.

Montréal, octobre 2004 (retravaillé à Lausanne en mars 2005 et en novembre 2005, à Berne et à Lausanne en décembre 2005).

